

A la mémoire de Raoul STÉPHAN

C'est un hommage d'admiration et de piété que M. le Professeur André Fabre (dans une conférence donnée au Foyer de l'Âme, le Dimanche 22 Janvier, sous l'égide de « Pays protestants ») a rendu à la mémoire de « Raoul Stéphan, écrivain cévenol. »

C'est dire que, pour de multiples raisons, un tel sujet était cher à notre cœur. L'exemple prouverait d'abord — mais est-ce même nécessaire ? — que les fils adoptifs de la Cévenne comptent parmi les plus fidèles : effectivement, Raoul Stéphan, de son vrai nom Stoupen, issu d'une famille suisse depuis longtemps fixée à Nîmes et né lui-même dans cette ville en 1889, a subi très tôt l'aimant des Cévennes et a délibérément orienté plus tard vers leurs sommets sa vie intellectuelle et spirituelle.

C'est cette démarche que M. Fabre s'est attaché à nous montrer, inscrite dans une sorte de « géographie sentimentale » : enfant, étudiant, adulte, Stéphan pénètre peu à peu plus profondément dans l'âme de cette région et les quatre étapes de sa découverte (dans l'ordre : Génolhac, Anduze, Florac, Sumène) encadrent presque exactement toutes les Cévennes et lui fourniront, dans une aire pourtant restreinte, une expérience contrastée, tonique, propre à émouvoir en lui l'artiste.

M. Fabre nous explique ensuite comment cette Cévenne aimée s'est incarnée dans « Monestié le Huguenot », drame de l'intransigeance religieuse, chef-d'œuvre de Stéphan sans doute, mais aussi son seul roman proprement cévenol. Il faudrait rappeler ici que jamais ne s'étaient levés autant de chantres de nos montagnes que vers ces années 1920 - 1930 (Raoul Stéphan, Pierre Devoluy, André Chamson, Romain Roussel) et que grâce à eux la Cévenne mêle alors ses voix — pour la première fois, mais directement et sans s'attarder dans un folklore régionaliste — au chœur de la littérature universelle.

Pour Stéphan, enfin, « la montagne de son enfance prend un jour figure de foi » et M. Fabre nous le dépeint, recherchant après sa conversion un contact encore plus profond, spirituel, avec le pays et les habitants, à la faveur de quelques suppléances pastorales d'été. Dans une série d'articles (« Beauté des Cévennes », « Attrait des Cévennes », « Enchantement des Cévennes ») il reprend, en l'élargissant et en l'affinant sans cesse, le même thème et il s'élève jusqu'à concevoir ce qu'il appelle leur beauté métaphysique : « C'est de tel point de la Corniche des Cévennes que l'on a le plus fortement cette impression de grandeur surnaturelle et, pour ainsi dire, palestinienne. Grandeur simple, qui n'écrase pas, mais qui étreint. Les vers de Valéry viennent à l'esprit :

« Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière, »

« Fragment terrestre offert à la lumière. »

Mais il y a ici plus d'âme que dans « Le Cimetière marin. » « Cette terre si déserte, cette terre d'épopée, l'Esprit y souffle... »

M. Fabre laisse entrevoir à son auditoire quelques échappées vers le reste de l'œuvre de Stéphan — historien, moraliste et poète — qui déborde certes son inspiration cévenole, mais ne la renie jamais et lui emprunte même « sa vraie dimension, verticale : racine et ciel. »
